

La mention générique dans les écrits littéraires de Mohammed Dib entre imitation, subversion et retour aux origines

The generic mention in the literary writings of Mohammed Dib between imitation, subversion and return to the origins

Aicha CHEDED 

Université Mohamed Benahmed Oran 2/ Algérie
cheded.aicha@univ-oran2.dz

Reçu: 30/04/2024,

Accepté: 20/06/2024,

Publié : 30/06/2024

Résumé

A travers notre article, nous explorerons, d'un point de vue générique, quelques écrits de Mohammed Dib (1920-2003), pour réfléchir sur ses choix depuis la trilogie pionnière Algérie jusqu'au dernier texte sans qualification générique publié à titre posthume Laezza (Albin Michel, 2006). Notre exposé apportera des pistes de réponses à cette problématique chez Dib en passant par les étapes d'imitation, de subversion et de retour aux origines.

Mots- clés : Genre- Roman- Imitation- Subversion-Origine

Abstract

Through our article, we will explore, from a generic point of view, some writings of Mohammed Dib (1920-2003), to reflect on his choices from the pioneer trilogy Algeria to the last text without generic qualification published posthumously Laezza (Albin Michel, 2006). Our presentation will provide answers to this problem in Dib through the stages of imitation, subversion and return to the origins.

Keywords: Novel-Genre- Imitation- Subversion-Origin

Introduction

A travers notre article, nous tenterons d'explorer, d'un point de vue purement générique, un tant soit peu, quelques écrits de Mohammed Dib (1920-2003), un des pères fondateurs de la littérature algérienne de langue française.

Il s'agit de mettre la lumière sur une pratique expérimentée de l'écriture amarrée à une connaissance chevronnée de la théorie et des canons littéraires, d'une part, associée à une formidable érudition d'autre part, qui n'est que le fruit d'une longue maturation esthético-intellectuelle suite à ses différentes lectures, voyages, ses rencontres tout au long de sa vie.

L'œuvre littéraire de Mohammed Dib représente, sans exagération aucune, la plus importante et la plus prodigieuse production algérienne en langue française manifestant un renouvellement constant des formes, des genres et des thèmes de facture réaliste, surréaliste, fantastique, allégorique, symbolique etc. allant dans le sens d'un brassage culturel et civilisationnel prolifique et inédit.

Nous portons notre réflexion sur ses choix sans nul doute judicieux de cette mention générique qu'il a attribuée à ses différents écrits depuis la trilogie pionnière intitulée Algérie jusqu'à ses derniers textes. Citons L. A. Trip (*La différence*, 2003) qui porte le genre de roman en première page de couverture mais aussi de roman en vers dans la cinquième page alors que Laezza (Albin Michel, 2006) ne porte aucune mention générique.

Nous commencerons notre propos par une définition succincte de la notion de genre qui sera suivie par un bref rappel historique relatif à cette notion depuis l'antiquité à ce jour. Ensuite, nous présenterons notre écrivain Mohammed Dib en quelques lignes à travers sa vie et son œuvre. Nous aborderons les manipulations génériques par imitation dans les premiers romans, la subversion et le retour aux origines. Pour finir, nous montrerons comment Dib n'oublie pas son engagement indéfectible envers son lecteur à qui il destine son œuvre tous genres confondus.

1-Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?

Un genre littéraire est une indication ou une appellation qu'on trouve généralement sur la première page de couverture d'un livre avec le titre de l'œuvre. Le genre permet la connaissance du statut officiel de l'œuvre à lire comme le précise Gérard GENETTE :

« Il est celui que l'auteur et l'éditeur veulent attribuer au texte, et qu'aucun lecteur ne peut légitimement ignorer ou négliger. [...] reçue à tout le moins par le public le plus rétif comme information sur une intention (je considère cette œuvre comme roman), ou sur une décision (je décide d'imposer à cette œuvre le statut de roman) » (GENETTE, 1987, p. 198) .

Le genre nous aide à disposer de pistes de captation du sens de l'œuvre et d'orientation dans l'interprétation de cette dernière. La théorie des genres en littérature fait remonter son origine historique à la poétique d'Aristote qui définit l'œuvre d'art comme une imitation du monde tout en obéissant à des conventions.

Aristote distingue entre mimésis, ou imitation composée de tragédie et comédie où aucun récit n'est admis sauf des dialogues, et diégésis qui est un mélange de récit et de dialogue dont fait partie l'épopée.

L'épopée est un mot d'origine grecque composé de « epos » qui signifie parole désignant le pluriel de poésie et poiein qui veut dire l'action de « faire ». L'épopée est un genre narratif écrit envers qui relate des événements et des hauts faits vraisemblables de personnages héroïques. Elle est à l'origine de tous les autres genres, citons l'épopée de Gilgamesh ; la plus ancienne œuvre littéraire de l'humanité en Mésopotamie, l'Iliade et l'Odyssée, dans l'antiquité, attribuées à Homère et qui relatent l'histoire de la guerre de Troie où figurent plusieurs héros dont Achille et Ulysse.

Il faut rappeler qu'à l'époque d'Aristote tous les genres littéraires étaient versifiés, qu'il s'agisse de l'épopée, de la tragédie ou du drame.

Depuis l'antiquité grecque, des systèmes de classification des genres se sont succédé et simplifiés. Il existe aujourd'hui quatre genres majeurs qui sont roman, poésie, théâtre et essai. Cette classification contemporaine ne repose nullement sur une valorisation spécifique d'un genre par rapport à un autre néanmoins le roman a pris la place de l'épopée car il en a conservé la présence et l'alternance entre la narration (diégésis) et le dialogue (mimésis).

Actuellement, on assiste à l'abolition des frontières entre les genres et la transgression systématique de ces derniers mais cette transgression n'aurait pas eu lieu si elle ne s'appuyait

pas paradoxalement sur l'identification des genres traditionnels d'où leur utilité et leur nécessité permanentes.

2- Mohammed Dib en quelques lignes

Mohammed DIB (1920-2003) est romancier, nouvelliste, poète, dramaturge et essayiste, journaliste, enseignant, traducteur, comptable et artiste peintre. Il est l'auteur de dix-huit romans, trois recueils de nouvelles, cinq contes, sept recueils de poésie et deux pièces de théâtre. Des observations permettent de dire par exemple que *L. A. Trip* (La différence, 2003), a comme indication générique roman en vers et que certains de ses derniers livres ne portent pas de mention générique notamment *Laezza* publié aux éditions Albin Michel à titre posthume en 2006. Ce qui donne du tournis ou un peu de perplexité au lecteur lambda.

Il faut savoir que le processus scripturaire de l'écrivain Mohammed Dib, qui dura une cinquantaine d'années (1952/2003), a évolué selon des motivations inhérentes aux différents moments de l'Histoire et de la vie de notre écrivain.

Partant du postulat émis dans *L'Absolu littéraire* que L'œuvre comme œuvre se donne d'abord par sa forme (Lacoue-Labarthe Ph., 1978 , p. 67), nous avons exploré la stratégie de l'écriture dibienne d'un point de vue générique pour explorer ses subtilités selon les grands moments qui ont marqué l'écriture romanesque de Mohammed Dib. Son choix est porté principalement sur le roman car il est le genre privilégié pour peindre le réel ; il constitue avec sa variante la nouvelle comme les genres les moins soumis aux contraintes rhétoriques.

Le roman s'impose alors comme un lieu privilégié de la connaissance du monde. Il est défini comme «le développement extraordinaire d'un avatar de l'épopée, le roman, [...], pour faire du genre le plus récent, le plus abouti.» (Aristote, 1990, p. 33) .

Nous en rappelons ici les trois aspects de manipulation étudiés dans quelques écrits dibiens qui sont l'imitation, la subversion et le retour aux origines du roman choisis par ordre chronologique selon les années d'édition.

3-L'imitation dans les premiers romans

La trilogie Algérie, constituée de *La grande maison*, *L'incendie* et *Le métier à tisser*, publiée aux éditions du Seuil successivement en 1952, 1954 et 1957 inaugure la Période réaliste. Elle marque le référent socio-historique dans le contexte de la colonisation et entend bien témoigner et plaider pour le peuple opprimé. Le tout avec une narration chronologique et linéaire et des personnages vraisemblables qui rappellent le roman traditionnel français de type balzacien.

La trilogie Algérie se présente comme une chronique de la vie misérable quotidienne du petit peuple de Tlemcen et de la campagne avoisinante dans la période de la deuxième guerre mondiale. Le récit tourne autour du personnage central de l'enfant Omar et son entrée dans le monde du travail. Ainsi, ces premières œuvres *La grande maison* (1952), *L'incendie* (1954), *Au café*, recueil de nouvelles, (1955) *Le métier à tisser* (1957) constituent de véritables documents historiques et ethnographiques (aussi qualifiée tantôt par l'écriture documentaire, objective, dite de « de constat » qui se fait à la manière de procédés photographiques) qui éclairent sur les conditions de vie et de la naissance des mouvements de prise de conscience chez les Algériens dans toutes les tranches de la société ; paysans et citadins, riches et pauvres, femmes, hommes et enfants durant la colonisation A cet égard, BELHADJ-KACEM Nouredine affirme : « *La grande maison* » reflète à peu près toutes les tendances idéologiques et politiques de Dib : né parmi les

La mention générique dans les écrits littéraires de Mohammed Dib entre imitation, subversion et retour aux origines

pauvres, ayant grandi parmi eux, c'est aux pauvres qu'il destine son œuvre et c'est à eux qu'il s'intéresse le plus.» (Noureddine, 1983, p. 6)

Il s'agit bien évidemment d'un engagement dans la dénonciation et le dévoilement de toutes les formes d'injustice de la colonisation et pour pointer du doigt moult formes de déformations des réalités historiques.

A partir de là, on peut considérer Dib comme témoin de l'histoire nationale. D'un aspect visionnaire, son oeuvre annonce un climat de tension vive qui a précédé la révolution algérienne.

4-La subversion

Le roman suivant *Un été africain* (Seuil, 1959) correspond à l'année où Dib fut expulsé de son pays par l'autorité coloniale en 1959. *Un été africain* marque une évolution dans l'écriture dibienne puisque les personnages principaux Zakya et Djamel Terraz ne représentent plus une intrigue centrale comme dans le roman classique mais cette dernière se diffracte dans des programmes narratifs différents et diversifiés ce qui éloigne progressivement du roman traditionnel français et l'inscrit dans une forme de transition vers une écriture surréaliste et fantastique.

La publication de *Qui se souvient de la mer* (Seuil, 1962) coïncide avec l'indépendance de notre pays, Dib se détache peu à peu du devoir sacré de présenter son pays et ses revendications nationales et se livre à une réflexion plus singulière et plus profonde.

Qui se souvient de la mer marque l'entrée de Dib dans l'écriture moderne qui s'interroge sur l'homme et exprime sa difficulté d'être dans un monde hostile. En rupture avec le rationnel, il s'agit dans ce roman d'une écriture fantastique sans repères spatio-temporels, comme autres traits de subversion du roman traditionnel, qui explore une autre figure cachée de la guerre d'Algérie, ou de n'importe quelle guerre d'ailleurs, représentée comme un « cataclysme » qui va couper la ville en deux celle d'en haut et celle du sous-sol. Dib, dans la postface à ce roman, précise:

«A la question, qui m'a été posée [...] : pourquoi, dans ce nouveau roman, le drame algérien m'a poussé à prendre pareil ton et à mettre ces grandes années de malheur dans un cadre terrible et légendaire, je ne sais trop aujourd'hui que répondre. Pourquoi Picasso a-t-il peint *Guernica* comme il l'a fait, et non comme une reconstitution historique ? » (Dib, 1962, p. 201).

Dans son sillage, en 1964, Dib, publie son deuxième recueil de nouvelles de facture réaliste *Le Talisman*.

D'un autre côté, tout en continuant dans la voix de la subversion, le roman *Cours sur la rive sauvage* (Seuil 1966) constitue bien la concrétisation manifeste de l'expérience fantastique de l'écriture dibienne. C'est l'œuvre où l'auteur « reprend sa liberté » d'écrivain en s'engageant dans une aventure ouverte. Le héros, Iven Zohar, recherche sa femme Radia enlevée le jour de leurs noces. La quête de Radia devient celle de la ville illuminée qui nécessite renoncement intégral pour l'atteindre qui, lui-même, rappelle la quête mystique du sens prônée par les soufis.

Le retour au réalisme ou néoréalisme s'effectue avec *La danse du roi* (Seuil 1968), *Dieu en barbarie* (Seuil 1970) et *Le maître de chasse* (Seuil, 1973).

La danse du roi¹ (Seuil 1968) met en scène l'Algérie indépendante avec son lot de déceptions et de stéréotypes surannés qui donne au texte une force de contestation et de dénonciation calme mais terrible à l'image de son auteur.

Dieu en barbarie (Seuil 1970) et Le maître de chasse (Seuil, 1973) continuent dans cette voie en instaurant un débat d'idée autour du projet de société de l'Algérie indépendante. Dib revient à traiter des problèmes plus sociaux. Ces derniers remettent à l'honneur la paysannerie comme sources des valeurs séculaires en rapport avec l'exercice du pouvoir dans la société moderne.

La quête des héros (Kamel Waed et Hakim Madjar) étant conjoncturelle et symbolique à la fois qui les insèrent dans une perspective universelle et métaphysique d'où l'appellation de néo réalisme. Deux caractères typographiques, qui entrent dans la subversion formelle, deux niveaux narratifs disposés en écho, se distinguent destinés l'un le caractère romain à la relation événementielle et anecdotique et l'autre l'italique à la parole secrète porteuse d'un sens supplémentaire. Cette variation typographique signale une polyphonie dans la hiérarchisation des discours.

L'affranchissement générique net a commencé à partir de L'arbre à dire (Albin Michel, 1998). Il s'agit, dans ce dernier, de la réflexion propre sur les voix de l'écriture qui a permis à notre auteur de délivrer des informations sur l'activité partagée entre la fiction et la réflexion.

C'est ici pour la première fois qu'il prononce la première personne "je" pour annoncer sa propre personne dans une œuvre qui ne plaisante pas avec la fiction romanesque.

Mohammed Dib s'est affranchi des lois qui régissent les genres dans une ultime bifurcation où tous les genres littéraires et discursifs ont droit de cité et d'ailleurs ce ne sont que des catégories historiques de classification somme toute arbitraires d'œuvres, rejoignant, ainsi, Louis René Des Forêts, Michel Butor et Annie Ernaux et s'envolant vers l'universalité et l'innovation aussi bien par les thèmes traités tels que le clonage et la mondialisation par sa poésie générique singulièrement dibienne.

Laezza dernière œuvre posthume, (Albin Michel, 2006) continue dans cette voie de la subversion puisqu'elle ne porte pas non plus de mention de genre. Laezza se présente comme un texte éclaté composé de plusieurs textes: deux nouvelles Laezza qui est aussi le titre éponyme du livre, El condor pasa, Autoportrait qui regroupe les différentes réflexions et maximes de notre écrivains ainsi que des notes épars semble-t-il qui l'ont intéressé. Un quatrième et dernier chapitre mémorable intitulé Rencontres qui retrace des souvenirs de personnes déterminantes que Dib a croisées au début de sa vie.

La première rencontre est celle du Dr. Photiadis ; un médecin grec qui l'a soigné après une chute étant enfant. La deuxième est celle de Mr. Souquet son instituteur connu à l'âge de neuf ans à l'école et dont il fait une description détaillée. La quatrième est celle d'un camarade de classe. La quatrième rencontre concerne celui qui allait devenir plus tard son beau père Mr. Bellissant ; un progressiste du parti communiste mais aussi un musicien violoniste qui va aiguïser les sens de notre écrivain par l'attrait à la musique classique en plus de ses goûts déjà bien prononcés pour la musique andalouse puisque ses oncles avaient leur propre troupe.

¹Les personnages de La Danse du roi ont été repris; mis en scène en adaptation dans La pièce de théâtre *Mille hourras pour une gueuse* présentée au festival d'Avignon en 1977 et publiée en 1980 aux éditions Du Seuil.

5-Retour aux origines

Un des derniers livres de Mohammed Dib, *L. A. Trip*² avec sa mention générique de roman en vers (La différence, 2003) nous plonge directement dans un univers moderne épique composé qu'il est totalement en vers et exploitant des histoires et des sujets modernes en rapport avec la civilisation américaine.

À travers ce roman en poèmes, des thèmes divers tout à fait modernes et mis en écho sont traités tels que la vieillesse, la précarité, le travail des enfants noirs, le racisme envers les Américains de couleurs, les migrants, la flore et la géographie américaine, la cité invisible qui est une métaphore de la ville de Los Angeles avec ses lieux et ses grands boulevards connus. Toute la modernité américaine est décrite.

En fait, à travers *L. A. Trip*, Dib nous raconte des faits de la vie moderne américaine et nous dévoile au grand jour les dessous d'une ville-type américaine qui vit le paradoxe du "rêve américain" tiraillée entre opulence et richesse des uns et misère extrême des autres. Quant à ses choix génériques, Dib explique son point de vue à propos de cette question purement littéraire:

« En fait, je me rends compte que je n'ai jamais eu le sentiment de m'être mis à écrire un livre et puis, ce livre achevé, d'avoir tiré un trait pour en commencer un autre. Dès le départ, j'ai su que j'écrirais quelque chose d'ininterrompu, peu importe le nom qu'on lui donne, quelque chose au sein de quoi j'évolue et avec quoi je me bats encore après cinquante ans d'écriture. La même matière, le même univers, la même œuvre si on veut ! – mais rien qui progresse linéairement, tout droit devant. Plutôt, qui pousse par récurrences, à la façon d'une étoile et, comme tel, rayonne dans tous les sens, plus fort dans un sens à un moment donné, plus fort dans autre à un autre moment. » (DIB, 1998, p. 207) .

6-Le lecteur dans le collimateur

Tous ces livres, par la décision de leur auteur, constituent une œuvre majeure qui porte, une conception de l'écriture du futur qui refuse tout ce qui pourrait l'enfermer et constituent incontestablement un espace de retour et de récréation qui a suscité de notre écrivain de faire des choix face à cette diversité générique. elles sont, donc, extraordinairement orientées vers l'avenir pour préparer l'œuvre de demain dans un suprême geste de récupération puis de legs à un lecteur magistralement élu générant une sorte de « dette générationnelle ». Dib fait appel à son lecteur en disant :

« Ceux qui ont eu la curiosité de me lire pourront en témoigner. De l'un à l'autre de mes livres, des passerelles sont jetées, non d'une manière calculée mais comme la conséquence naturelle d'une manière de procéder, traverses qui relient chaque livre à un autre, nullement dans une succession logique, mais organique. Car ce n'est pas une suite romanesque, ou poétique, que je me suis efforcé de mettre sur pied, j'ai été tenté au contraire par l'aventure que constitue une exploration tout azimuts. Aussi dans ce dédale intime, des fils d'Ariane courent, se croisent, se tendent, se détendent, secrets et apparents à la fois. Aussi des personnages, des lieux réapparaissent, des situations se recréent. Peut-on vraiment parler d'avancées par récurrences ? Je me le demande. » (Dib, 207 : 1998)

²En 1974, M DIB enseigne comme Regent's Professor à UCLA où il a présenté un séminaire sur la littérature maghrébine et l'histoire maghrébine et qui a été l'occasion de rédiger le roman *L. A. TRIP* exclusivement imprégné par une thématique américaine mais publié curieusement plus tardivement en 2003

Au terme de notre étude, nous retenons que la production littéraire dibienne est une œuvre majeure riche en significations, en enseignements et en variations génériques ouverte à tous les égards.

Cette œuvre s'adresse à un lecteur moderne. Un lecteur idéal qui remplit les critères de disponibilité, de haute perspicacité, d'encyclopédie indéfiniment illimitée pour être l' élu de son magistère. Dib s'adresse à un lecteur suffisamment informé, cultivé et idéalisé, il est plus que conscient du rôle qu'il attribue à ce dernier, il en élève les horizons d'attente, il précise: « *En fait de sens, s'agissant d'œuvres romanesques, ou dramatiques, le dernier mot comme de juste n'appartient pas à l'auteur, mais au lecteur, au spectateur ; un dernier mot, cela va de soi, différent d'un lecteur à l'autre, d'un spectateur à l'autre.* » (DIB, 2006, p. 115).

Et même entrée en dissidence, l'œuvre dibienne porte les traces du passé comme le précise Kundera Milan, en parlant de sa propre expérience d'écriture, dans *L'art du roman* (Gallimard, 1986): « *L'œuvre de chaque romancier contient une vision de l'histoire du roman, une idée de ce qu'est le roman.* » (Kundera, 1986, p. 7). Ainsi en va, nous semble-t-il, pour chaque écrivain quel que soit le genre dans lequel il écrit. Car « *La littérature s'écrit certes dans une relation avec le monde, mais tout autant dans une relation avec elle-même, avec son histoire, l'histoire de ses productions, le long cheminement de ses origines* » nous explique Tiphaine Samoyault (Samoyault, 2001, p. 5).

Pour finir, signalons que pour l'engagement de l'écrivain, Dib a très tôt parlé et n'a jamais cessé de le répéter que la responsabilité morale de l'écrivain ne doit pas être disjointe de son écriture³.

Aussi, Le choix pleinement conscient du genre fait-il partie de cette mobilisation libre et franche. Dib déclare dans *L'arbre à dire* :

« *L'homme ne devient homme qu'en devenant être parlant et, si ses œuvres semblent obéir, dans le processus de leur production, à des nécessités, des lois, des codes antérieurs, qui l'ont précédé, en revanche lui, l'homme, comme être parlant, il garde toujours sa franchise de collier, libre de disposer de soi, de s'inventer, de s'étonner lui-même et d'étonner le monde, à chaque instant* » (DIB, 1998, pp. 209-210)

Conclusion

Sa longue expérience dans le domaine de l'écriture a libéré Mohammed Dib des principes de la tradition littéraire occidentale et de sa théorie. Dib se situe dans la volonté de se réclamer d'une tradition littéraire et en même temps paradoxalement à désirer la renouveler, voire s'en séparer.

Longtemps respectée, Dib a fini par rompre cette relation à l'architexte occidental. D'un genre à un autre, Dib n'a cessé de faire passer ses messages pour finalement s'affranchir de ces contraintes liées à l'histoire littéraire occidentale. Sans être novateur, il entre dans la dissidence générique.

Par contre, il accorde dans ses derniers ouvrages une grande place à la relation critique ou dite de commentaire, fonction majeure nommée métatextualité qui permet au locuteur s'assumer son dire loin de toute fictionnalisation sous forme d'essai, de réflexions et de maximes et d'autres genres brefs appartenant à la littérature d'idée.

Quoique n'appartenant pas au corps du texte, la mention générique relève, donc, d'une vision globale dibienne du tout œuvre qui œuvre pour garantir la transmission et la continuité de cette dernière.

³ Dib Mohammed, (1959) *Un été africain*, Seuil, Paris, Préface à la traduction bulgare intitulée *Un mot au lecteur*

Références bibliographiques

- ARISTOTE, (1990), *Poétique*, Paris, Librairie Générale Française.
- BELHADJ-KACEM Noureddine, (1983), *le thème de la dépossession dans la trilogie de Mohammed Dib*, Alger, E. N. A. L.
- DIB, Mohammed, (1959), *Un été africain*, Paris, Seuil.
- DIB Mohammed, (1998), *L'arbre à dire*, Paris, Albin Michel.
- DIB Mohammed, (2003), *L. A. Trip*, Paris, Albin Michel.
- DIB Mohamed, (2006), *Laezza*, Paris, Albin Michel.
- GENETTE Gérard, (1987), *Seuils*, Paris, Seuil.
- GENETTE Gérard, (1979), *Seuils*, Paris, Seuil.
- KHADDA Naget, (2003), *Mohammed Dib, cette intempesive voix recluse*, Aix-en-Provence, Edisud.
- KUNDERA Milan, (1986), *L'art du roman*, Paris, Gallimard.
- LACOUÉ-LABARTHE Philippe, NANCY Jean-Luc, (1978), *L'Absolu Littéraire*, Paris, Seuil.
- SAMOYAUULT Tiphaine, (2001), *L'intertextualité Mémoire de la littérature*, Paris, Nathan.
- ZAOUI Mohamed, (1999) « L'écriture de Mohamed Dib : De l'esthétique à l'éthique », in HORIZONS MAGHREBINS, (n° 37-38).

Biographie de l'auteure

Aicha CHEDED est enseignante chercheuse à la faculté des langues étrangères, département de Français à l'université d'Oran 2 Mohamed Ben Ahmed. Mes thématiques de recherche s'articulent autour de la littérature moderne et contemporaine algérienne, maghrébine, française et francophone.